

Les grands obsédés 4/6

Elvis, toujours prêt à dé

Protéger et servir : cette devise de la police américaine pourrait, quand on évoque Elvis Presley, se décliner en « se protéger et servir », tant il aura passé sa vie à se défendre de cette image de messie rock qui le retenait prisonnier. Pour son onzième anniversaire, ses parents lui offrirent une guitare et... un fusil. Véritable *addict*, versé dans l'art délicat des mélanges pharmaceutiques depuis ses débuts fulgurants dans les années 50, acheteur compulsif, lors de sa descente aux enfers des années 70, de voitures et de pierres précieuses en tous genres, qu'il offrait aussitôt à sa cour, à ses fans hystériques et à ses maîtresses d'un soir, le roi Elvis Aaron Presley aura été aussi le parangon de la démesure sécuritaire américaine. Car, outre son goût immodéré des cheeseburgers et des sandwiches beurre de cacahuète-banane-confiture, qui firent, à la fin de sa vie, exploser la balance de son château de Graceland, à Memphis, sous le poids de ses 125 kg, il raffolait des armes et des insignes de police. Lui, le Hillbilly Cat mince d'autrefois, qui affolait les teenagers de l'après-guerre avec ses mouvements pelviens, au point d'hériter du surnom d'« Elvis le Pelvis », et d'être condamné par les ligues de vertu.

Un flingue dans la santiag

Pas étonnant qu'Andy Warhol ait choisi de le représenter en cow-boy l'arme au poing, prêt à tirer sur tout ce qui bouge. Elvis, le diable et le bon Dieu flingueur. Ces toiles-là continuent, par-delà sa mort, de faire recette : le 10 mai dernier à New York, l'un des fameux *Double Elvis*, peints en 1963 par Warhol, a été vendu par Sotheby's 37 millions de dollars. Dans la vie, la vraie, pas celle des films hollywoodiens qu'il tourna

Dépassé par la « presleymania », avide de toute-puissance, le King avait basculé dans une paranoïa permanente. Toujours armé, fan de tir, collectionneur de colts rares, il jouait aussi au shérif à ses heures perdues.

Une ivresse sécuritaire mal connue. PAR MYRIAM PERFETTI

à la chaîne dans les années 60, Elvis Presley, l'homme au milliard de disques vendus, était un authentique paranoïaque, armé jusqu'aux dents, dormant avec un colt 45 et transportant sur ses hanches deux Patton 45 à crosse de nacre et, glissé dans sa santiag gauche, un Derringer deux coups, jusque sur la scène sacrificielle de Las Vegas, où il donna plus de 600 concerts. Conjurant par l'accumulation et le port de Police Python, de M16 et autres colts 44 une véritable insécurité intérieure.

La mort à la naissance de son jumeau, Jesse Garon, l'amour dévorant de sa mère Gladys, dont il fut, à la fin de sa vie et en pleine déchéance lipidique, un curieux décalque, la passion vorace de son public, les trahisons de son manager, le colonel Parker, les veuleries coupables de sa bande de *guys* armés, surnommée la mafia de Memphis, qui ne le quittait jamais, les menaces de mort et l'abandon de sa femme, Priscilla, l'avaient précipité dans ces obsessions de sûreté préventive. Une attitude plus proche de la narcose que de celle d'un redresseur de torts façon Clint Eastwood dans *Dirty Harry*, auquel le King vouait un culte. Il s'était d'ailleurs fait nommer shérif adjoint de Memphis, ce qui lui permettait de porter légalement une arme à feu dans le comté et d'arrêter certains

automobilistes éberlués, le voyant surgir de sa Chevrolet, au milieu de la nuit, revêtu d'une cape de justicier, chargé d'opiacés comme un bombardier, pour distribuer des avertissements sur la dangerosité de la vitesse.

L'agent spécial Presley

Mais tout cela ne suffisait pas. Pas plus que de tirer sur la télé quand le programme ne lui plaisait pas, notamment quand il voyait apparaître Karl Malden, le héros de la série « Les rues de San Francisco ». Ou d'offrir à Jack Lord, le héros de la série « Hawaï police d'Etat », dont il était un irréductible fan, un Walter PPK en or massif, d'une valeur de 10 000 dollars. Il lui fallait aussi le badge d'agent spécial du Bureau des narcotiques et des drogues dangereuses. Ainsi pourrait-il porter légalement ses armes et ses drogues sur tout le territoire américain. « C'était le signe ultime du pouvoir pour lui », écrit Priscilla Presley dans ses Mémoires, *Elvis And Me*, où elle raconte par le menu leur histoire. *Quand les autres élèves se demandaient dans quelle université aller, moi, je me demandais quelle arme [offerte par le King] porter avec ma robe à paillettes.* Lorsqu'elle lui signifiera leur séparation, en 1973, Elvis la poursuivra jour et nuit, armé d'un fusil M16.

Le King ira même jusqu'à demander le précieux badge en question au président Richard Nixon en personne. La scène est surréaliste. Elle se passe à Noël 1970. Terré

Elvis s'était fait nommer shérif adjoint de Memphis, ce qui lui permettait de porter légalement une arme à feu dans le comté.

gainer

comme un Howard Hughes dans son domaine de Graceland, où il a fait construire un stand de tir utilisé même en pleine nuit, et suffisamment dangereux pour que les voisins accumulent les plaintes, le King essuie les reproches de son père, Vernon, et de sa femme, Priscilla, à cause de sommes astronomiques qu'il a dépensées pour les fêtes de fin d'année. Elvis avait acheté 10 Mercedes Benz et 32 armes pour compléter sa collection de quelque 400 pièces pour un montant de 100 000 dollars. Parmi elles, un Colt Python incrusté d'or à 1 950 dollars et un Ruger Blackhawk 44 plaqué or à 1 850 dollars. Sorti comme un voleur de sa tanière, Elvis fonce à Washington. Dans son jet privé, il rédige une lettre de six pages au leader du monde libre, en pleine guerre du Vietnam. Au nom de la défense du show-biz, mis en péril, selon Presley, par des pacifistes comme Jane Fonda ou les Beatles, il lui propose de servir de « contrepois », en se faisant le porte-voix de l'Amérique républicaine. L'inimaginable se produit alors : le 21 décembre 1970, Nixon, qui s'apprête à lancer une vaste campagne contre la drogue, reçoit l'ancien héros de la jeunesse américaine et lui remet le fameux insigne. En échange, Elvis lui offre un sinistre Colt 45. En repartant, Elvis fait tomber dans une fontaine à eau de la Maison-Blanche le Derri-nger qu'il avait sous l'aisselle. Personne n'avait pensé à le fouiller.



Le jour de son mariage, Elvis Presley s'affichait avec son arsenal bling-bling. Le King, à qui on avait offert un fusil pour ses 11 ans, possédait une collection d'armes de plus de 400 pièces.

Linda Lovelace [la pornostar de *Gorge profonde*], il y avait des armes partout. Elvis m'a emmené dans la cuisine, a ouvert un tiroir et a sorti un calibre 32 chargé en me disant de le pointer sur sa tête. Je ne savais pas quoi faire. Une fraction de seconde plus tard, Elvis a fait un coup de pied sauté, a fait voler le flingue, avant de me faire valser et de me bloquer au sol par le cou en me disant : "C'est comme ça qu'on arrête un type avec un pistolet." Presley transporte tellement d'armes qu'il en oublie parfois jusque dans les toilettes. Tom Jones, son grand ami, raconte encore aujourd'hui comment il en a découvert une sur le réservoir des toilettes de sa suite du Caesar Palace de Las Vegas, où il donnait un gala. Pendant que Tom Jones était sous la douche, le King avait utilisé les commodités et y avait laissé le 45 qu'il portait à la ceinture.

« J'ai essayé de le lui rendre discrètement, en redescendant dans le lobby. Mais il s'est esclaffé, au milieu d'un aréopage de femmes évanescences : "Ah, c'est toi qui l'avais, je ne me rappelais plus où il était !" » Cette insécurité permanente n'empêchera pas le King d'être terrassé à 42 ans par une overdose médicamenteuse sur les toilettes de Graceland, le 16 août 1977, alors qu'il lisait un livre sur... le saint suaire de Turin. Elvis, le diable et le bon Dieu flingueur. Pour l'éternité. ■

A lire :

« Dead Elvis », de Greil Marcus, Alia, 2003.

« Elvis, un phénomène américain »,

d'Albert Goldman, Robert Laffont, 1982.

« Elvis And Me », de Priscilla Presley,

Berkley Publishing, 1985.

La semaine prochaine :
Vladimir Nabokov.